

*Collection*  
« *Adaptations théâtrales* »

MAXIME GORKI  
*Les barbares*  
Adaptation de Éric Lacascade

CRÉBILLON FILS  
*Les égarements du cœur et de l'esprit*  
Adaptation de Jean-Luc Lagarce

JEAN-LUC LAGARCE  
*Ébauche d'un portrait*  
Adaptation de François Berreur

D. A. F. SADE  
*La philosophie dans le boudoir*  
Adaptation de Christine Letailleur

LEOPOLD  
VON SACHER-MASOCH

## La Vénus à la fourrure

*ou les confessions  
d'un suprasensuel*

*adaptation de*  
CHRISTINE LETAILLEUR  
*d'après la traduction de*  
Aude Willm

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original  
*Venus im Pelz*

Ce texte est une adaptation de *La Vénus à la fourrure*  
traduit de l'allemand par Aude Willm  
© 1967, Les Éditions de Minuit

*Cet ouvrage a été publié avec le concours  
de la compagnie Fabrik-Théâtre*

© 2008, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-242-9

*Cette adaptation a été créée le 11 novembre 2008 au  
Théâtre national de Bretagne – Rennes dans une mise en  
scène de Christine Letailleur avec :*

L'AMI : Philippe Cherdel  
LA DÉESSE : Maëlle Bellec  
SÉVERIN VON KUSIEMSKI : Andrzej Deskur  
WANDA VON DUNAJEW : Valérie Lang  
LE GREC : Dimitri Koundourakis

Scénographie : Christine Letailleur  
Assistant : Pierre Lamandé

Production : Théâtre national de Bretagne – Rennes, Théâtre de Cornouaille  
– Scène nationale de Quimper, Compagnie Fabrik-Théâtre.  
Avec le soutien de Arcadi, Île-de-France.

## PERSONNAGES

L'AMI.

LA DÉESSE.

SÉVERIN VON KUSIEMSKI.

WANDA VON DUNAJEW.

LE GREC.

L'AMI. – Dans mon rêve, j'étais en agréable compagnie. Vénus, la déesse de l'amour en personne, était assise en face de moi devant une cheminée massive de style Renaissance. Elle était installée dans un fauteuil et avait allumé un feu pétillant dont le reflet venait lécher de flammes rouges son pâle visage aux yeux blancs, et, de temps en temps, ses pieds lorsqu'elle cherchait à les réchauffer. Sa tête était admirable malgré les yeux morts et pétrifiés, c'était tout ce que je pouvais voir d'elle. La sublime créature avait enveloppé son corps de marbre dans une grande fourrure sombre et se blottissait comme une chatte en frissonnant.

L'AMI. – Je ne comprends pas, madame, vous frissonnez ? Il ne fait vraiment plus froid ; nous avons depuis quinze jours un printemps splendide. Ce sont vos nerfs, sans doute.

LA DÉESSE. – Je vous remercie pour votre printemps ! (*Elle éternue.*) Je ne pourrai jamais me faire à vos froides contrées... et je commence à comprendre...

L'AMI. – Et que comprenez-vous donc, très chère ?

LA DÉESSE. – Je commence à comprendre votre philosophie allemande. Et je ne m'étonne plus de ce que vous autres, gens du Nord, ne sachiez aimer : oui, vous n'avez pas la moindre idée de ce que peut être l'amour.

L'AMI. – Ah ! permettez madame, je ne vous autorise pas à parler ainsi !

LA DÉESSE. – N'ai-je pas toujours été indulgente à votre égard ? Malgré vos brouillards, je vous rends visite ! Et malgré mes fourrures, je m'enrhume ! (*Elle éternue.*) Voyez ! Ingrat !  
Avez-vous oublié notre première rencontre ?

L'AMI. – Comment aurais-je pu oublier ? Vous aviez alors d'épaisses boucles brunes, des yeux bruns et des lèvres rouges ; je vous ai reconnue sur-le-champ : au modelé de votre visage et à cette pâleur marmoreenne, j'ai su, tout de suite, que vous étiez une déesse antique. Une déesse romaine : Vénus. Vous portiez alors une jaquette de velours violet, bordée de petit-gris.

LA DÉESSE. – Vous étiez très amoureux de cette toilette, n'est-ce pas ?... Et quel chevalier servant !

L'AMI. – Vous m'avez appris ce qu'est l'amour. Votre culte m'a fait oublier deux mille ans d'Histoire.

LA DÉESSE. – Quelle fidélité sans exemple j'avais pour vous !

L'AMI. – Ah ! en ce qui concerne la fidélité...

LA DÉESSE. – Vous êtes injuste !

L'AMI. – Je ne veux pas vous faire de reproches. Vous êtes assurément une femme divine, mais avant tout une femme, cruelle en amour comme toutes les femmes.

LA DÉESSE. – Vous appelez cruauté ce qui fait l'élément propre de la sensualité et de l'amour pur, la vraie nature de la femme : se donner où l'on aime et aimer tout ce qui plaît.

L'AMI. – Mais n'y a-t-il pas, pour l'amant, cruauté plus grande que l'infidélité de sa bien-aimée ?

LA DÉESSE. – Nous sommes fidèles tant que nous aimons, mais vous exigez de la femme la fidélité sans l'amour et le don de soi sans le plaisir. Qui se montre donc cruel : la femme ou l'homme ? Vous autres, gens du Nord, prenez l'amour beaucoup trop au sérieux. Vous parlez de devoir où il ne devrait être question que de plaisir.

L'AMI. – Nous avons, nous autres gens du Nord, des sentiments respectables, vertueux, et des relations durables.

LA DÉESSE. – L'amour en tant que joie parfaite et sérénité divine ne vaut rien pour vous, hommes modernes, fils de la réflexion et de la raison. La nature est à vos yeux une ennemie.

De nous, dieux joyeux de l'Antiquité, vous avez fait des démons et, de moi, une créature diabolique. Demeurez dans vos brouillards nordiques et dans l'encens du christianisme ; laissez notre monde païen reposer sous la lave et les décombres ; n'exhumez rien de nous. Ce n'est pas pour vous qu'ont été bâtis Pompéi, les bains et les temples romains. Vous n'avez pas besoin des dieux. Nous mourons de froid chez vous ! (*Elle éternue.*)

L'AMI. – Je vous remercie pour vos leçons de classicisme ! Mais vous ne pouvez nier que, dans votre monde serein et ensoleillé, comme dans nos brouillards, l'homme et la femme soient, au fond d'eux-mêmes, ennemis. Si l'amour les unit un court moment et fait d'eux un être habité d'une seule pensée, d'une seule sensibilité et d'une seule volonté, ce n'est que pour

mieux les séparer après. Vous le savez mieux que moi : qui ne sait soumettre l'autre à sa loi, sentira bientôt sur sa nuque un pied prêt à l'écraser.

LA DÉESSE. – Et il est de règle que ce soit le pied de la femme ! Cela veut dire que vous êtes, à présent, mon esclave et que je vais vous piétiner sans pitié.

L'AMI. – Oh, madame !

LA DÉESSE. – Dois-je vous l'avouer ? Je suis cruelle. N'ai-je pas le droit de l'être ? L'homme est celui qui désire, la femme est l'objet désiré ; voilà son seul avantage, mais combien décisif. La nature nous livre l'homme grâce à la passion, et la femme qui ne sait faire de lui son humble sujet, son esclave, oui, son jouet, pour enfin le trahir en riant, celle-là n'est guère avisée.

L'AMI. – Vos principes, très chère...

LA DÉESSE. – ... reposent sur deux mille ans d'expérience. Plus la femme se montre soumise, plus vite l'homme retrouve son sang-froid et devient dominateur ; mais, plus elle est cruelle et se montre infidèle, plus elle le maltraite, plus elle joue follement avec lui, moins elle s'attendrit, et plus, alors, elle aiguise la volupté de l'homme, plus elle est aimée et adorée. Il en a été ainsi de tout temps, depuis Hélène et Dalila jusqu'à Catherine II et Lola Montez.

*Il s'approche doucement de la déesse.*

L'AMI. – Pardonnez-moi, mais je dois vous faire une confidence : aujourd'hui, vous êtes... belle... terriblement belle.

LA DÉESSE. – Et en quoi donc ?

L'AMI. – En ce qu'il ne peut exister folie plus merveilleuse pour votre corps de neige que ce noir pelage.

LA DÉESSE. – Vous rêvez, mon ami, vous rêvez... (*Elle s'éloigne en riant puis disparaît.*)

3

L'AMI, *à lui-même*. – Est-ce un rêve ? Si ce rêve est un rêve, qu'est-ce que ce rêve ? N'est-il pas plus vrai que la réalité ?

SÉVERIN. – Ainsi, dame Vénus est venue te rendre visite !

L'AMI. – Oui, c'est un rêve bien étrange et pourtant si présent. J'étais plongé dans la lecture de Hegel, quand soudain, je sentis mes membres s'engourdir et mon corps s'affaïsser, envahi par un lourd sommeil. C'est alors que la sublime créature apparut !

SÉVERIN. – Calme-toi, je t'en prie. Regarde. (*Séverin lui montre un tableau.*)

L'AMI. – La Vénus à la fourrure, voilà comme je l'ai vue en rêve !

SÉVERIN. – Moi aussi, mais j'ai rêvé les yeux ouverts.

L'AMI. – Comment ?

SÉVERIN. – Ah ! C'est une histoire absurde.

L'AMI. – Tu me dois une explication. Séverin, je suis ton ami. Qu'est-ce que ce tableau ? Et ce rêve !

SÉVERIN. – Tiens, lis ! (*Séverin lui donne un petit manuscrit. L'ami l'ouvre et lit.*)

L'AMI. – « Confessions d'un suprasensuel !

Les jours s'écoulaient nonchalamment dans cette petite station thermale des Carpates.

La maison, où je demeure, se trouve dans une sorte de parc, très à l'écart. Personne d'autre que moi n'y habite, sinon la maîtresse de maison, une petite vieille, Mme Tartakowska et une veuve de Lwow. Elle semble vraiment très belle, cette veuve, et encore jeune. Elle habite au premier étage et moi au rez-de-chaussée ; j'ai en bas une douce tonnelle de verdure dans laquelle je lis, j'écris des idylles, je peins et je chante comme un oiseau dans les branches. Quelquefois, là-haut, sur le balcon, je vois briller une robe blanche à travers l'épais entrelacs de verdure. Pourtant, cette jeune veuve ne m'intéresse pas ; je suis amoureux d'une autre femme, à vrai dire sans espoir car ma bien-aimée est de pierre. Dans le jardin, s'élève sa statue, la statue de Vénus. Je l'aime passionnément. Souvent, la nuit, lorsque la lumière devient bleue, argentée, je rends visite à ma bien-aimée froide et cruelle, et je reste à ses genoux, le visage pressé contre la pierre glacée, contre ses pieds, je les caresse, je les embrasse et je pleure.

Un jour que je revenais d'un de ces moments d'adoration, alors que je remontais l'une des allées qui mènent à la maison, j'aperçus soudain, une forme féminine dans la lumière de la lune. Ce fut comme si la belle créature de marbre m'avait pris en pitié et s'était animée pour me suivre ; une peur sans nom s'empara

de moi, mon corps tout entier trembla, mon cœur menaça d'éclater et je me mis à courir, à courir aussi vite que je le pouvais... »